

IAN MANSOUR DE GRANGE

ASSEMBLAGES



AVERTISSEMENT

Rédigé en un seul trimestre, ce travail est la traduction quasi littérale d'un de ces songes d'aurore où l'esprit navigue entre rêve et conscience. Le lecteur risque fort s'en sentir ici et là déboussolé. Tantôt roman historique – c'est tout le travail du « quasi » de notre traduction – tantôt conte moral, prosélyte même ; voire, plus subtilement, roman arthurien : les frontières entre genres s'estompent... Le narrateur se fait soudain didactique puis disparaît à nouveau sous ses personnages, avant de ressurgir au final, comme un réveille-matin. Écriture adulte d'un regard d'enfant ? Éluclidation d'un enchâssement si banalement occulté, de nos jours, entre l'Un et l'Autre, ici et là, faits et fictions ? On reconnaîtra en tout cas le caractère réel des lieux et personnages cités dans cet ouvrage au petit astérisque qui suivra la première mention de leur nom, parfois soutenu par quelque note de bas de page.

Première édition (2021)

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de Mauritanie

— 1 —

« Papa, tu sais combien j’aime le métier mais je ne reprendrai pas une exploitation qui me condamne à vivre en employé de Cartelle, c’est décidé. » François Guillon venait d’achever sa première année de formation à l’Institut d’œnologie de Bordeaux*. Sa résolution, il l’avait pesée, en silence, des mois durant, dans tous les sens et perspectives que ses vingt-deux printemps lui permettaient d’entrevoir, et c’est posément qu’il l’exposait enfin à son père. « J’en ai parlé à Papi Louis », ajouta-t-il, « il me comprend.

- Le contraire m’aurait étonné », lui répondit Hervé, après un soupir plus lassé que fâché, « ça fait vingt ans qu’il n’y croit plus. Et que veux-tu que je te dise ? C’est à Cartelle que je vends la quasi-totalité de notre vin de chaudière et, une fois payées les échéances, on s’en sort à peine... Mais, bon, il me faudra bien encore bosser six ou sept ans, avant de songer à la retraite, et, si Dieu me prête vie, rien ne changera ici avant cette date. Faut t’y faire, mon gars !

- Je sais, Papa. De toute façon, il faut que je finisse mes études, on verra bien ce qui viendra après. »

Pour amoureux que le père Guillon était des vignes familiales – un trésor lentement accumulé par cinq générations et il n’était pas peu fier d’en avoir constitué près de la moitié, dans les années soixante, alors que plusieurs de ses voisins vendaient leurs terres – il savait très bien qu’en Cognac*, en

dehors des Borderies* et des deux Champagne*, c'en était fini, des libertés des petits exploitants. Cartelle aux Canadiens, demain aux Américains ou aux Chinois, qui sait ? Bah ! Des milliards et milliards de dollars ou de yuans, dans l'un comme dans l'autre, on n'avait plus qu'à se plier à leur loi. Si Hervé avait pu, lui, se bercer d'illusions, en dépit des commentaires désabusés de son père qui avait senti venir le vent dès le milieu des années 50, bien que tout semblât pourtant florissant – « Trop », prophétisait alors Louis qui s'apprêtait à passer la main, « les requins ne vont plus tarder... » – les faits parlaient aujourd'hui d'eux-mêmes et c'eût été faire preuve d'aveuglement que de tancer François, son fils unique et seul héritier, pour sa lucide décision.

Il aurait dû pourtant s'en inquiéter un peu. Après tout, il ne resterait, à l'heure de la retraite, que trois à quatre années, tout au plus, de traites à rembourser et, entre le capital de vieille gnôle enfûtée dans le grand chai familial au Vieux-Clos et le revenu annuel des vingt-deux hectares en Fins Bois*, même soumis aux diktats de Cartelle, ça laisserait à François largement de quoi vivre. De fait, la question n'était pas là. Ce qui hantait le jeune homme, c'était l'ambition de se faire un nom. Cette maladie, il l'avait contractée au contact de ses collègues à l'Institut. Plus de la moitié de ses camarades de promotion allaient drapés dans le prestige de leur famille, formant clan très fermé, hautain et narquois, et, pour exister face à lui, François n'avait su trouver, en sa propre histoire, que l'amertume des siens lentement asservis à la loi du plus fort. Au début de l'année, c'était simplement désagréable, les petites allusions moqueuses de ses condisciples à leur différence de milieu. Mais, goutte-à-goutte sur une plaie dont François n'avait jamais pris conscience auparavant, c'était devenu un terrible acide qui le rongait maintenant de l'intérieur.

ASSEMBLAGES

Papi Louis avait, lui, bien remarqué un changement chez son petit-fils. À Pâques, comme à chaque vacance depuis qu'il était entré au lycée d'Angoulême* pour son BTS, François s'était installé chez son grand-père au Vieux-Clos, passant de longs moments en sa compagnie. Cette fois, c'était presque distraitement qu'il s'était enquis des cuvaisons et des subtils assemblages d'eaux-de-vie dont Louis se faisait joie de lui enseigner les arcanes. L'enthousiasme de l'étudiant angoumoisin semblait s'être évaporé dans l'atmosphère bordelaise. Taciturne, il restait longuement plongé dans ses pensées. Louis s'interrogeait : une fille ?

« Alors, c'est comment Bordeaux ?

- Triste et gris. En fait, je sors très peu, c'est dur, ces études... pas seulement le niveau... ça, j'y arriverai... Tu sais, Papi, c'est un autre monde, là-bas, à l'Institut...

- J'entends bien, mon gars, mais deux ou trois ans, c'est vite passé.

- C'est vrai, Papi, mais pour quoi faire au bout ? Quand je vois tous ces mecs déjà à négocier la production de leurs millésimes... Et je ne te parle pas du fils Cartelle ! Il a beau être en classe sup, sa façon de me toiser... Je n'arrive pas à me faire l'idée de n'avoir d'autre choix, demain, que de travailler à sa botte !

- Allons, François, on n'est plus au 19^{ème} siècle ! Aujourd'hui à ton âge, les choix, on les a tous ! Tiens, viens avec moi, je vais te montrer quelque chose qui va te changer les idées... »

Le Vieux-Clos était quasiment attenant à la maison neuve qu'avait fait construire Hervé, l'année de son mariage avec Claudine. Les séparait juste la cour de ferme, avec, en guise de frontière, le hangar du tracteur et des remorques. Chacun chez soi, ça avait été toujours comme une devise tacite, entre père et fils Guillon. À son propre mariage, Louis avait

quitté le Vieux-Clos pour la grange d'Escoueil, à huit cents mètres de là, de l'autre côté de la colline qui surplombait, au Sud, la vieille bâtisse familiale. Il y avait vécu jusqu'au décès de son père. On se voyait tous les dimanches et puis, bien sûr, les jours de grosse bourre, du début des vendanges à l'enfûtage notamment. Sans grande discussion : le père menait l'exploitation jusqu'au jour où il décidait de passer la main, à moins que Dieu ne le décidât pour lui. Toute l'exploitation, sauf « la part du fils ».

Une belle tradition que cette part-là, fondée sur un constat tout aussi matériel que spirituel de la convivialité. « Le cognac, ce n'est pas que pour les hommes », avait expliqué Louis à son petit-fils, encore enfant, qui s'étonnait de le voir verser de l'eau dans une barrique de gnôle, « les anges prennent aussi leur content. Chaque année un peu. On ne dit rien et l'on remplace simplement le manque, en le retirant d'une des pièces de même cuvaison. Avec, pour neuf fûts sur dix, un chouïa d'eau distillée. Ça fait descendre le degré. Ainsi les anges deviennent-ils chaque année un peu moins gourmands.

- Et le dixième fût, Papi ?

- Ah, François, tu es attentif, c'est bien ! Le dixième, c'est pour la vieille, vieille et très fine bouche. Jamais d'eau ! Il lui faudra un demi-siècle pour mûrir et perdre naturellement ce qu'il faut de degrés pour le plaisir du gosier. Un nectar. Une fortune, pour les messieurs de la Haute. Tu vois les sept tonneaux, là-bas ? C'est ton arrière-grand-père qui les a remplis et c'est toi qui en feras usage, mon gars ». Cette réalité du partage et de sa nécessaire mesure, Louis la percevait partout. « Sans les insectes, pas de raisins ; sans les oiseaux, trop d'insectes », disait-il encore, « tout a sa place et tout a sa part, il faut toujours lui en laisser une, ne serait-ce qu'un peu. Tu ne

conduiras bien ta vie et tes biens qu'en respectant cette loi de la Nature, mon garçon ».

Avec la grange d'Escoueil, le père de Louis lui avait donné deux hectares de forêt, à choisir entre trois lots. « Tu laisses, tu coupes, tu défriches, tu encèpes, ça m'est égal, c'est ton affaire, dès à présent ; les anges ont leur part, prends la tienne ». Et Louis en avait fait de même, quand Hervé avait pris femme. « Ton père n'y manquera pas, lui non plus », rappelait maintenant le vieux à son petit-fils, « mais il faut te marier d'abord. Sinon, tu devras attendre qu'il te passe le gouvainail : c'est comme ça depuis toujours chez les Guillon ! »

Ils étaient arrivés en haut de la colline. Dans la montée, à l'ombre du bois d'Aubert qui bordait à l'Est la parcelle du Vieux-Clos – celle qu'on vendangeait toujours en dernier à cause de sa si singulière situation – on avait grimpé dans la froidure humide. Maintenant la brume de ce matin de Sainte semaine levait lentement. Papi Louis s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. « Jamais je ne me lasserai de ce spectacle », murmura-t-il, « tu vois, si je pouvais choisir, c'est ici que j'aimerais être enterré ». Sous la lumière du jour qui faisait scintiller les perles de rosée, le long des rameaux raccourcis par la stricte taille de l'hiver, on voyait émerger peu à peu de la brume les courbes striées des rangs de vigne, entre bruns, fauves et verdure, cep, terre et gazon.

Longeant la crête par la gauche, on pénétra bientôt dans le bois d'Aubert qui sautait la colline. L'humus de chêne fit frémir les narines de François. C'était magique. Chaque fois qu'il entraît dans une forêt, il se sentait instantanément métamorphosé, bête redevenue sauvage, soudain libérée de l'ordonnance domestiquée de son univers coutumier. C'en était devenu comme une drogue. Depuis qu'il avait quitté la maison familiale pour le monde encore plus civilisé des écoles

supérieures, il avait pris l'habitude de venir, sitôt qu'il en avait l'opportunité, chasser dans les bois de la propriété familiale. Toujours sans chien et jamais plus d'un jour par semaine. Le dimanche à l'ordinaire. Il se levait avant l'aube, se douchait, s'habillait de velours noir, vérifiait une dernière fois l'état de son fusil qu'il avait pourtant pris soin de nettoyer méticuleusement la veille, et prenait, coiffé du vieux chapeau que lui avait offert sa mère Claudine pour ses seize ans et sa première chasse, les sentiers encore obscurs.

Il marchait lentement, attentif au moindre bruit, tous les sens aux aguets, fouillant des yeux le sol, en quête des plus infimes traces de gibier que son père lui avait patiemment enseignées. Avec un but simple : ramener une viande, une seule, à sa mère, pour le repas du soir ou du lendemain. Et une limite de temps : être impérativement rentré à treize heures, pour le déjeuner. La première année, il revint souvent bredouille mais toujours heureux du plein de puissantes sensations. Puis commença la récolte de son attention : une bécasse, une perdrix, un lapin, un lièvre, un chevreuil même... Parfois, il rencontrait sa proie moins d'une heure après le départ de la maison. Il la tuait mais n'en cessait pour autant pas son périple. Si la bête était vraiment lourde, il la suspendait à une branche haute et repérait le lieu pour la récupérer au retour. Puis, fusil déchargé et accroché en bandoulière, il continuait à fouiner sans relâche. Il lui arrivait ainsi de débusquer quelque nouveau gibier plus intéressant que le premier. « Dommage », se disait-il, « j'ai été trop impulsif ». Et fort de ce constat, il lui était également arrivé de rentrer à nouveau bredouille, après avoir dédaigné une proie trop facile. François était exigeant.

À présent, on sortait du bois. Son orée s'ouvrait sur une petite cuvette d'un demi-hectare environ, dont les deux-tiers étaient plantés de vignes. « Pourquoi, Papi, ai-je toujours cette

impression, quand je passe dans le coin, de le connaître comme ma poche ?

- Hé, petit-fils, c'est parce que tu le connais depuis toujours ! », répondit gaiement Louis, « Tu ne t'en rappelles apparemment pas mais la première fois que je t'ai amené ici, tu avais trois ans. Peut-être un peu moins, même. Et c'est aussi ici que tu as coupé tes premiers raisins, je crois bien, deux années plus tard ou quelque chose comme ça.

- C'est bizarre, je ne me souviens pas d'être jamais venu ici avec Papa. Il ne s'en occupe pas ? Mais tout est propre, parfaitement taillé et en bonne santé !

- C'est ça, mon petit secret. C'est un des lots que mon père m'avait donnés à choisir et c'est le premier que j'ai pris. À l'époque, c'était tout de forêt, le bois d'Aubert s'arrêtait là, tu vois ? », expliqua Louis, en parcourant, de l'index, le bord lointain de la cuvette. « J'ai tout coupé, tout dessouché et puis j'ai planté. Mais pas en Ugni, Colombard, Montils ou Sémillon, non, j'étais bien plus fou. J'étais jeune, je voulais tout connaître des Blancs. Avec l'âge, c'est devenu ma marotte, ma petite folie. J'en ai ramassé de partout : Sauvignon, Chenin, Mauzac, Chardonnay, Pinot, Melon, Roussanne, Savagnin... Il y en a presque une vingtaine qui ont résisté, ici. Tu ne t'imaginas jamais les efforts et le temps que ça m'a pris. J'ai amendé le sol, modifié sa structure et le paysage, greffé, bouturé, marcotté... Ce dont je suis le plus fier, c'est ceux d'en-haut, là, à l'abri du bois, plein Sud, ma petite Méditerranée à moi.

Regarde : de là à là, du Piquepoul ; ici, du Bourboulenc ; et là, du Vermentino, que j'ai ramené de Corse ! Ça t'épate, hein ?

- Ah, ça, tu peux le dire ! Et Papa, qu'est-ce qu'il en pense ?

- Pas grand-chose, je crois. Quand je lui en ai parlé, une bonne dizaine d'années avant que je ne lui passe la main, il n'a pas osé hausser les épaules mais c'est tout comme... Alors, au lieu de lui laisser mon trésor, je lui ai dit : « Écoute, fiston. J'y tiens trop, à mon musée. Laisse-moi m'en occuper, jusqu'à ma mort,

et propose-le à ton fils, pour sa part. Ce n'est pas de la forêt, ça peut lui paraître nul, comme capital, mais bon, de toute manière, il aura à choisir ». Voilà comment j'ai continué à monter ici, depuis bientôt vingt ans. Mais je suis trop fatigué maintenant, tu le vois bien. Oui, c'est vrai, tu n'es pas encore marié et sûr que ton père ne te donnera rien avant. Mais si ça t'intéresse, tu peux déjà en tirer quelque chose, toi, de la Petite-Combe... Qu'est-ce que tu en dis ? »

En vérité, François était tout bonnement émerveillé de cette découverte. Jamais il n'aurait imaginé que son grand-père partageât avec lui ce même esprit d'aventure qui faisait tant défaut à Hervé. « J'en dis que je veux tout apprendre de ce que tu as failli oublier de m'apprendre ! », répondit en riant le jeune homme. Un beau sourire illumina le visage buriné de Papi Louis. « Allez, viens, on rentre maintenant. J'ai plein de choses à te montrer au petit chai. »

Le petit chai, c'était la cave à vins de la famille. Il avait pris la place des anciens communs de la vieille demeure familiale, devenus inutiles après la construction de la maison neuve où Hervé avait prévu un logement pour les vendangeurs. Père et fils s'étaient entendus pour en abattre la plupart des cloisons et en monter une nouvelle, séparant la partie vin rouge ouvrant sur le garage aux remorques et dont s'occuperait Hervé, et celle des vins blancs, un peu plus grande, dont Louis gardait la jouissance. S'il ne s'agissait, pour le fils, que d'assurer la boisson quotidienne, « le bon gros rouge des familles », plaisantait-il, Louis se délectait, lui, à composer chaque année deux ou trois différents vins fins qu'il faisait vieillir avec une attention passionnée. De mille à mille cinq cents litres par an, dont il offrait un bon tiers. Le reste vendu à une petite clientèle de connaisseurs, avec, au total, un bénéfice financier quasiment nul. Il n'en avait cure : « L'important », expliquait-il mainte-

nant à son petit-fils, « c'est l'avis de ces messieurs-dames. Regarde, j'ai tout consigné dans ces cahiers. »

Il y en avait une bonne cinquantaine, de ces cahiers d'écoliers de cent pages, soigneusement rangés dans une malle en bois. Les plus vieux jaunis, parfois rafistolés par quelque bande d'adhésif transparent, les plus récents ornés de photos, tous millésimés. « Tiens », dit Louis, avec une pointe d'émotion dans la voix, « celui-là, c'est le premier ». 1931, pouvait lire François sur la couverture fanée, et, dessous, en belle calligraphie penchée tracée à la plume, « Petite-Combe, Suivi du Millésime ». « En fait, j'ai commencé à travailler là-haut six ans plus tôt, à la naissance de ton père », précisait Papi Louis, tandis que son petit-fils tournait, une à une, avec la plus respectueuse des précautions, les feuillets de l'ouvrage, « mais ce n'est qu'en 1931 que j'ai ressenti le besoin de tout noter ».

C'était vrai : tout y était. Les travaux du sol et de la vigne, les événements climatiques, les cépages sélectionnés pour ce premier vin, la facture des barriques, les différentes étapes de la vinification et de l'élevage, l'évolution des saveurs et des arômes, annotés de la température ambiante et du degré d'alcool, les ventes, année par année, agrémentées des commentaires de divers clients... La dernière page émut particulièrement le jeune homme : « 12 Avril 1957, dernière bouteille pour fêter la naissance de François. 1931 est mort, longue vie à 1957 ! » Un inestimable trésor qui racontait un demi-siècle de labeurs vigneron. « Ça, c'est pour toi, François. Ton père n'en ferait jamais rien, sinon allumer le feu de la cheminée, un soir, par inadvertance. Si j'ai bien compris, ça devrait déjà t'être un peu d'utilité pour tes études... »

Le soir même, allongé sur le lit de la petite chambre que lui avait aménagée Mamie Odette, peu avant son décès – « Il a dix-huit ans, laisse-lui un peu d'air », avait-elle réussi à

convaincre sa bru, « vous êtes trop sur lui, tous les deux ; surtout, toi, Claudine. Tu verras, il ne t'en sera que plus reconnaissant » – François dévora une dizaine des cahiers de son grand-père. Il en était littéralement fasciné, mélangeant ce qu'il lisait avec les enseignements de l'institut et s'imaginant, en suivant, maître de chai dans le plus somptueux des châteaux en Espagne, Chili ou Afrique du Sud, à l'instar des projets de tel ou tel de ses condisciples.

Il revint à Bordeaux, une semaine plus tard, avec un état d'esprit tout différent de celui qu'il avait avant ces vacances. Dans sa valise, une vingtaine des cahiers de son grand-père et la ferme intention de les étudier en profondeur, avec l'aide de l'un ou l'autre de ses professeurs. Si plusieurs d'entre eux se montrèrent poliment intéressés par l'ouvrage de Louis, prodiguant au jeune étudiant quelque docte conseil pour l'exploitation de ce travail, c'est, de loin, monsieur Jacquet, maître de recherches au laboratoire de biochimie, qui se montra le plus enthousiaste. « Quelle merveille ! », s'exclama le pétulant chercheur, « Une vraie mine ! Non seulement d'informations directes mais aussi, en filigrane, en langage simple et populaire, de pistes scientifiques... Cinquante années, me dites-vous ? Cinquante de ces cahiers patiemment annotés ? Mon Dieu ! Il vous faut, im-pé-ra-ti-ve-ment », se mit soudain à scander, rouge d'émotion, monsieur Jacquet, « construire votre thèse là-dessus ! »

L'idée plut d'autant mieux à François qu'il éprouvait une sympathie instinctive envers cet encore jeune maître fort éloigné du sérail des grands châteaux. Une sorte de professeur Tournesol – l'audition en plus – passionné par la recherche mais doté de surcroît d'une jovialité rondouillarde qui démontrait de visu son goût pour la bonne chère et les meilleurs crus. « Recherche en laboratoire et expérimentation

sur le terrain, voilà l'assemblage nécessaire – à défaut, je vous l'accorde, d'être toujours suffisant – pour toute carrière en œnologie », ne cessait-il de répéter à ses élèves. « Que vous vous destiniez à la viniculture, au commerce, à la gastronomie ou à la recherche fondamentale, c'est du pareil au même ». Les étudiants du « cercle supérieur », ainsi que les désignait François, ironisaient beaucoup sur cette fameuse gastronomie qui arrondissait tant le visage de leur professeur. Raison de plus, pour le jeune charentais, d'accorder à celui-ci toute son attention.

Il se mit donc à fréquenter assidûment le bureau d'Éric Jacquet. Ils n'avaient que vingt ans de différence, venaient tous deux de milieux populaires, partageaient une même passion : l'amitié ne tarda pas à naître. Bientôt, François fit part de son manque d'avenir en Cognac. « Vous êtes plus nombreux que tu ne le crois, en cette difficile équation », commenta Éric, « plusieurs de tes condisciples qui s'affichent si hautainement se font eux aussi du souci. Comme le Cognac, le Médoc est saturé, surévalué même, et il en va ainsi pour quasiment toutes les régions viticoles très réputées... Il faut aller vers de nouveaux espaces ». Éric pensait évidemment aux domaines éthérés de l'esprit et eût éprouvé les plus grandes joies à entraîner son jeune ami vers les délices de la recherche fondamentale. Mais il dut rapidement convenir que l'amour de la terre pesait trop lourd dans l'âme de François.

« L'INRA* ouvre à Montpellier* une unité d'œnologie », révéla le maître à son élève, « je dois m'y rendre l'année prochaine. Les opportunités sont actuellement très grandes, du Rhône* à la Catalogne*. Beaucoup de terroirs sont peu ou prou valorisés. Viens achever ta thèse près de moi. Je t'aiderai à trouver belle chaussure à ton pied.

- Merci, Éric, je vais sérieusement y réfléchir. Ce ne sera probablement pas pour tout de suite : mon grand-père se fait très vieux, il y a, comme tu le sais, cette petite combe à entretenir et mes parents ont eux-mêmes besoin de moi. Mais ils prendront bientôt leur retraite et sont déjà d'accord pour vendre la propriété et m'aider à m'installer ailleurs.
- Fort bien, François. Quand tu seras prêt, tu me trouveras. »

Une fois obtenu son diplôme national des mains du directeur de l'Institut, le professeur Pascal Ribereau-Gayon*, véritable statue vivante de l'œnologie mondiale, François retourna donc auprès de sa famille. La santé de Papi Louis s'était beaucoup dégradée et ses rares sorties ne l'éloignaient que très peu du Vieux-Clos. Odette avait parlé de le mettre en maison de retraite médicalisée. François s'était immédiatement proposé pour s'occuper du vieillard. C'était joindre, disait-il, l'utile et l'économique à l'agréable. « Avec mes revenus de consultant », argumenta-t-il, « c'est moi qui paierai l'infirmière. On prendra Sylvie. On la connaît depuis toujours et elle habite tout près ». Hervé hocha la tête. La cause était entendue.

Pour diminué qu'il était physiquement, Papi Louis n'en avait pas moins gardé toute sa tête, se révélant le plus précieux et aimable des maîtres, pour le jeune diplômé de la Faculté qui transforma en véritable laboratoire la chambre attenante au petit chai. « Vingt diou ! C'est quoi donc, c'te chimie ? Tu veux nous faire du vin en plastique ? », s'amusait Louis, en tripotant dans tous les sens les cornues et autres éprouvettes de son petit-fils.

- Non, Papi, le vin, c'est toi qui vas me l'apprendre. Mais j'ai besoin, pour mon doctorat, de mesures et de chiffres ; c'est comme ça, aujourd'hui. Sans quantités, la qualité n'a pas de sens.

ASSEMBLAGES

- Bah, fiston ! Ton vin, c'est quand même dans la bouche de ton client qu'il sera jugé. Et adjudgé, sans autre quantité que le nombre de francs qu'on te donnera en échange...
- C'est vrai, Papi. Alors, on fait quoi, aujourd'hui ? »

Et Louis, confortablement assis dans le fauteuil que lui avait installé son petit-fils au beau milieu du petit chai, entreprit de lui concocter, entre deux dégustations bien arrondies, les premiers assemblages de l'année 79. François notait tout dans le même éternel format de cahier, s'empressait au laboratoire, revenait à la barrique, prélevait, étiquetait, chauffait, mélangeait, mesurait, notait encore et c'était, dans le décor vieillot de cette bâtisse antique, comme l'ancre d'un apprenti-sorcier de jadis, sous la conduite de son maître édenté, distillant ses magies d'une voix chevrotante...

« Ah, ma fille », soupira Abdrahmane d'une voix rauque, « les voies de Dieu sont si étranges ! J'aurais dû mourir en héros, comme mes trois frères, au combat contre les Français. Mais non, il était écrit que c'est ici, dans un petit F3 d'une cité de Carcassonne*, loin de mon Djebel Zarouria*, que je rendrai, honni de mon peuple, mon âme au Seigneur des mondes. Et que même mes os ne reverraient jamais, incha Allahou, la terre où gisent mes frères, tes grands-parents et tous nos ancêtres. Oh, mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi ? »

Ce n'était pas la première fois qu'Aïcha, la petite dernière des sept enfants d'Abdrahmane, entendait cette plainte. Mais, en cette douce après-midi d'automne, son père était mourant et Aïcha ne pouvait plus lui répondre, comme elle l'avait toujours fait, « Allons, Papa, tu verras, ça va s'arranger, ils te laisseront revenir... » Elle lui prit tendrement la main. « Je te ramènerai là-bas, je te le promets, je te ramènerai, Dieu est Miséricordieux avec les miséricordieux... » Ce n'était pas une parole en l'air, histoire d'adoucir les derniers instants d'un moribond. Elle était profondément convaincue de son devoir à obtenir la réhabilitation de son père qui avait tant tardé à lui révéler sa si pathétique histoire. Par petits bouts. Après de longues années de silence buté, replié sur une souffrance dont il s'était longtemps appliqué, stoïque, à tenir secrètes les plaies.

Abdrahmane Benassi était le troisième des quatre fils d'une famille de pauvres fellahs algériens qui avaient longtemps vécu sur les pentes orientales du Djebel Zarouria, dans une minuscule haute vallée au-dessus de Souk Ahras*, à l'extrême Nord-est de l'Algérie. Bergers de père en fils, les Benassi s'étaient, des décennies durant, débrouillés pour survivre entre le service aux riches éleveurs pieds-noirs du coin et l'entretien de la trentaine de moutons qui constituaient le cheptel familial. Les filles – Abdrahmane avait deux sœurs – restèrent longtemps à la maison. La première, Fatima, jusqu'à son mariage, en 1940, avec un cousin qui vivait à Alger*. La seconde, Jamila, jusqu'aux événements de 1956. Au lendemain de la bataille du Djebel Msid*, où Mohamed et 'Ali, les deux grands frères, trouvèrent la mort, l'armée française était venue réquisitionner le troupeau des Benassi et brûler leur maison. La mort dans l'âme, la famille était venue habiter à Souk Ahras et Jamila entrée au service d'un maquignon espagnol.

Abdrahmane aurait préféré que tout le monde vînt s'installer auprès de lui à Lapaine, propriété viticole de son ami Bernard Pagès où il travaillait depuis plus de quinze ans maintenant. Il l'aurait préféré mais n'en aurait éprouvé pas moins d'inquiétude. La région de Guelma* était devenue tout aussi dangereuse que celle de Souk Ahras. L'ambiance, depuis les massacres de 1945, était littéralement à couper au couteau et l'on sentait bien que nombreux étaient ceux qui tenaient le leur serré dans leur poing. Pour la plupart, encore au fond de leur poche, certes, mais pour combien de temps ? De toute manière, il était hors de question, pour le père, de s'éloigner du berceau familial et des tombes de ses fils. Et encore moins pour aller vivre chez l'occupant qui les avait assassinés. Probablement entretenait-il des relations avec les fellaghas et les fréquentes absences de Moustafa, le petit dernier, dont Abd-Rahmane s'inquiétait mais que le père couvrait d'un geste sec

de la main, signifiaient toute la distance que celui-ci mettait entre Souk Ahras et Lapaine, sans jamais énoncer cependant le jugement qui le hantait : « Tu as choisi ton monde, Abd-Rahmane ; moi, je pleure le nôtre. »

C'était injuste mais, sans ces mots prononcés, aucune explication possible. Il eût suffi pourtant que le père lâchât un seul « pourquoi ? ». Abdrahmane aurait alors pu exposer toute l'histoire. Oh, le début, Yacoub le connaissait bien : 1940, les difficultés d'emploi, la décision de partir vers l'Ouest, l'arrivée à Guelma, l'embauche, trois jours plus tard, aux marbrières de Gounod*... Un travail dur et épuisant. Mais Abdrahmane était un solide montagnard d'à peine vingt ans. Il avait toute la vie devant lui. Et une foi, lumineuse, qui lui donnait un regard franc et étincelant. Est-ce celui-ci ou l'imposante carrure du gaillard qui avait attiré l'attention de Bernard Pagès, quelques mois plus tard, au souk de Guelma ? Toujours est-il que les présentations furent vite faites.

- « Tu n'es pas du coin, toi, je ne t'ai jamais vu par ici.
- C'est vrai, monsieur, je viens de Souk Ahras. Je suis arrivé au mois de Mars et je travaille à la Mahouna*.
 - Tu t'y plais ?
 - C'est dur mais ça va. Je n'ai rien trouvé d'autre.
 - Les vendanges arrivent, mon gars. J'ai besoin de porteurs. Si je suis content, je te trouverais meilleur boulot que de scier des cailloux. Bon, moi, c'est Bernard Pagès. Tu vas à Khezarra*, au café Lou Cigal et tu me demandes. On t'indiquera la route. Et toi, comment t'appelles-tu ?
 - Abdrahmane Benassi, monsieur.
 - Bien, Abdrahmane. Sois chez moi dans quinze jours. »

Bernard avait une douzaine d'années de plus que son nouveau journalier. Il était né à Lapaine même, le 12 Août

1908. Solide vigneronne du terroir, sa mère Henriette considérait qu'un enfant devait naître à demeure, n'en déplaise à tous ces messieurs de la Faculté. Elle était née ainsi, comme Lucette, sa pauvre mère, et grand-mère Marie, et leurs enfants itou. C'est vrai, Lucette y était passée, au septième, mais, bon, c'était le prix de la vie, voilà tout. Quatre générations de Pagès lentement enracinées en cette belle terre d'Algérie. Pourtant, ça n'avait pas manqué, les problèmes. Ah ça non ! On n'avait même cru devoir tout quitter une nouvelle fois, en 1906, alors que la surproduction réduisait les bénéfices à peau de chagrin. S'il n'y avait eu l'Albert*, là-bas, de l'autre côté de l'eau, à lever tout le Midi vigneron contre les richards de la République, « milladiou, on en serait à trimer nous aussi dans les marbrières ! », avait coutume de rappeler Bernard à Lucette, son unique enfant à qui l'on s'était fait un point d'honneur de donner le nom de l'aïeule décédée en couches.

Cette saillie du paternel, c'était un peu un clin d'œil à son épouse Colette. Née en Algérie, elle était, elle, fille d'immigrés. Autrement dit, de nouveaux arrivants sans attache au pays. Mais on les avait bien reçus. Le père Combes avait été l'un des plus fidèles compagnons de Marcellin Albert et avait décidé de l'accompagner dans son exil, en 1907, de l'autre côté de la mer. Cette fidélité, il fallait bien qu'on l'honore ici, en Algérie, alors que ceux du Midi reniaient celui qui s'était tout donné à la cause. Émile, le père de Bernard, avait été l'un des premiers viticulteurs du Constantinois à répondre à la cotisation pour Lou Cigal et ses amis. C'est lui qui avait proposé qu'on donnât son nom au café de Khezarra et ça avait été « un grand honneur », comme il ne cessa de le répéter à qui voulait l'entendre, d'accepter Colette pour bru. « Boun Diu ! », s'exclamait encore le patriarche, vingt ans après les faits, « Si ça avait été moi, devant ce trou du c... de Clemenceau*, hou, milladiou, tu ne serais jamais né, mon fils, et je n'aurais jamais

connu le grand honneur, Colette, de t'avoir dans notre famille ! » Ces petites colères populaires l'avaient ainsi accompagné de loin en loin jusqu'à sa mort paisible, une nuit de l'hiver 1939. On l'avait bien pleuré et mis en terre au Brous, le petit carré des tombes de la famille, au beau milieu des dix hectares de vignes qui constituaient tout son bien...

Comment Abdrahmane avait-il connu tous ces détails de l'intimité de son patron ? Certes, il avait fallu bien peu de mois pour convaincre Bernard de la valeur du chaoui qu'il avait embauché. Le gars était droit, dur à la tâche et fidèle à ses convictions. En 1942, après deux années de vendanges et de tailles, Bernard lui avait proposé de rester à demeure. « Tu t'occuperas d'une équipe et tu auras à faire au chai, également... »

- Écoute, patron. Je peux tout faire chez toi. Mais ne me demande pas de toucher au vin. L'islam me l'interdit. » C'était la première fois qu'un de ses ouvriers osait lui dire directement non. Mais, là où d'autres se seraient emportés, Bernard en éprouva du respect. « Je te comprends », répondit-il simplement, « de toute façon, du boulot, il y en a pour toute l'année en dehors de la vinification ». Les liens s'étaient ainsi resserrés mais il en fallut beaucoup plus pour dépasser les bornes que la situation coloniale imposait à tous. Et, à cette fin de réaliser ce que n'aurait pu probablement jamais accomplir le plus grand bonheur, c'est le plus grand malheur que convoqua le Destin.

8 Mai 1945. Jour de liesse pour les vainqueurs, tristesse pour les vaincus d'une terrible guerre qui a massacré plus de soixante millions de personnes. Des civils pour la plupart. Un terrifiant bilan, révélateur d'une des plus monstrueuses déviations de la modernité : la guerre est désormais institutionnalisée entreprise de destruction massive d'innocents désarmés. Mais, pour l'instant, celle-là, c'en est bel et bien fini, en ce mardi béni. Mardi, jour de Mars, dieu de la guerre, qui se voit ainsi

hué par les vivats des hommes ? Dangereuse coïncidence... Qu'en sera-t-il de cette libération pour les Maghrébins qui se ressentent toujours sous le joug de coloniaux ? Ne vont-ils pas en profiter pour manifester leurs doléances ? Réclamer leur propre part de délivrance ?

De fait, la pression n'a cessé d'augmenter depuis l'enterrement, voici quatre ans à peine, du Sheikh Abdel Hamid ben Badis* ¹, à Constantine*, où plus de vingt mille musulmans ont sourdement marqué leur haine de l'apartheid colonial. Et la peur s'augmente à Guelma de rancœurs et de jalousies. Comment se peut-il qu'un Mohamed Reggui* ² ait pu épouser une française et se retrouver propriétaire de l'Hôtel d'Orient* et du Café-Glacier*, les deux établissements de standing les plus prestigieux de la très conservatrice sous-préfecture ? On murmure dans la petite bourgeoisie coloniale. Mais c'est plus haut que se mitonne le drame.

« Je n'irai pas à la célébration », déclare Bernard, le 7 Mai au soir, à son épouse, « je n'aime pas ce qui se trame depuis l'arrivée du nouveau sous-préfet. Ses longs concilia-bules avec Lakhdari* et Lavie* ³, dans la semaine précédant sa

1 Figure emblématique du mouvement réformiste musulman en Algérie. Fils d'une famille de vieille bourgeoisie citadine dont il revendiquait les origines berbères, Abdelhamid ben Badis (1889-1940) fonda, en 1931, l'Association des oulémas musulmans algériens. Journaliste, profondément pacifiste, il s'éleva particulièrement contre la répression qui s'abattait sur les patriotes algériens, la propagande fasciste et les agissements antisémites.

2 Notable d'origine tunisienne, français par choix, mariée à une française, Mohamed Reggui faisait partie de ces musulmans lettrés qui se croyaient, portant pardessus et cravate, parfaitement intégrés à la société européenne. En 1945, sa notoriété, notamment auprès des cercles indépendantistes grandissant à Guelma, en fait l'adversaire N°1 de Smaïl Lakhdari, pour les imminentes élections municipales

3 Le docteur Smaïl Lakhdari, élu en 1934 conseiller général dans le collège musulman, et Marcel Lavie, également conseiller général, au collège français, mais aussi délégué financier, grand minotier et gros propriétaire terrien, organisaient ensemble alliances et allégeances dans tout l'arrondissement de Guelma. L'Histoire les tient pour très impliqués dans les événements qui s'y déroulèrent en Mai-Juin 1945 sous la baguette du sous-préfet, André Achiary qui entretenait, pour sa part, de fort troubles relations avec divers services secrets, notamment étrangers.

décision de monter une milice populaire, ça ne me dit rien qui vaille. Les crabes s'agitent. On me demande d'en être. Ça me déplaît profondément. J'ai vu Maubert* ⁴, il n'est pas du tout chaud, lui non plus. J'en ai parlé au cousin Pierre – tu sais, le capitaine à la Direction du renseignement militaire – il me dit de me méfier du sous-préfet et m'a même donné un code d'accès radio, « au cas où ». Ça veut dire quoi, au cas où ? Enfin, bref, c'est décidé : on n'ira pas au marché demain ».

Le lendemain, quasiment tous ses ouvriers, journaliers pour la plupart, s'y rendirent, eux, sous divers prétextes. Bernard n'était pas dupe. Il se doutait bien qu'une manifestation des indépendantistes serait organisée, en marge des festivités, mais quoi de plus normal, après tout, pour peu qu'on regardât les choses par le bon bout de la lorgnette ? « De toute manière », pensait-il, « il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'on remette les pendules à l'heure. Ça ne peut plus durer, ce monde à deux étages... » Il ne resta plus, avec les Pagès – grand-mère, père, mère et fille – non seulement le vieux Mohamdi et son épouse Maryam qui n'aurait jamais quitté sa cuisine – à moins d'un tremblement de terre, et encore – mais, aussi et plus curieusement, Abdrahmane.

« Pourquoi n'y es-tu pas allé, comme les autres ?
- Pour tout te dire, je ne sais pas, ma fille. Toutes ces discussions de colonialisme et d'indépendance, ça me passait vraiment au-dessus de la tête. Je me souviens qu'on en avait parlé la veille, comme tant de fois depuis que j'étais descendu en plaine. Mais moi, tu comprends, j'étais heureux chez les Pagès. Je mangeais bien, j'avais un bon lit, Bernard était correct, me payait mon dû et me conduisait dans sa vieille

⁴ Maire de Guelma depuis 1935, Donat Maubert, radical-socialiste, n'était plus le favori de Lavie. S'il ne participera pas activement aux massacres, il les couvrira cependant officiellement.

camionnette deux fois par an à Souk Ahras. Il achetait deux ou trois moutons à mon père – à vraiment bon prix, d’ailleurs – et avait toujours quelques petits cadeaux pour ta grand-mère et tes tantes. À part ça, je ne sortais presque jamais. Madame Colette était bien bonne avec moi. Chaque fois que je passais chez eux, elle m’offrait quelque petite gâterie au chocolat ou aux amandes et s’était même mise en tête de m’apprendre à lire. Ça a mis du temps mais elle y est arrivée... Malgré tout, j’aurais très bien pu y aller, à la manif, rien que pour les copains, mais je ne sais pas pourquoi, au dernier moment, j’ai préféré rester ».

Le soir venu, Hassan et Abd el-Kader, les deux autres permanents, n’étaient pas rentrés. On ne s’était pas inquiété. Début-Mai, ce n’était pas surchargé de boulot, dans les vignes, et les gars avaient dû décider de rester à discuter des mille et un moyens de changer le monde, en attendant que le soleil se mette à aller d’Ouest en Est. Mais ne voyant venir personne au matin, Bernard voulut aller aux nouvelles. Il alluma vers onze heures la vieille radio qui lui permettait de rester en contact avec l’extérieur, sans avoir à user les pneus de sa guimbarde, et la régla sur la fréquence de Charles, son ami qui travaillait à la sous-préfecture. Impossible d’entrer en communication. Après quinze minutes de vaine attente, il partit boire un café dans la cuisine attenante à son bureau, sans éteindre la radio ni fermer la porte de celui-ci. Aussi n’eut-il aucune peine à entendre le soudain appel de son cousin.

« Allô, Lapaine ? Allô, Lapaine ? Ici, Pierre, d’Alger. Je répète : ici, Pierre, d’Alger. Répondez, s’il vous plaît ! Allô, La... »

- Oui, Pierre, c’est moi, Bernard. Je te reçois cinq sur cinq. Quel bon vent t’amène ?

- Ouf, tu n'étais donc pas à Guelma, hier ! Rien de bon, je le crains. Et même pire, si j'en crois les nouvelles. Tout le monde va bien chez toi ?
- Ben oui, qu'est-ce qui se passe ?
- Ça a pété hier, à la manifestation. Il y a des morts. Je ne sais pas combien. Mais beaucoup. Il ne faut plus bouger de chez toi, à moins qu'on vienne te chercher. Des gens sûrs, hein ! On pourrait bien te descendre et faire porter le chapeau à n'importe qui, tu comprends ?
- Non, je ne comprends pas. C'est quoi, cette histoire ?
- Écoute, ce n'est pas le moment d'en discuter. Je vais t'envoyer des hommes à moi. Aujourd'hui ou demain, je ne sais pas encore. Dans trois jours au plus tard. D'ici qu'ils arrivent, tu gardes la radio ouverte et quelqu'un toujours à proximité. Tu entends ? Toujours ouverte !
- D'accord, on se relaiera avec maman et Colette. »

Il était en train de charger la carabine, lorsque son épouse entra dans le bureau. « Tu pars à la chasse ? », s'enquit-elle gaiement, « Sans me proposer de t'accompagner ?

- Heu... non, Colette », choisit de répondre franchement son mari, après une brève hésitation, « il semble y avoir des problèmes en ville. Il ne faut plus sortir de la maison. N'avertis que maman et veille surtout sur Lucette. Fais-la travailler, lis-lui des histoires, bref, occupez-la. C'est Pierre qui m'a prévenu, il nous envoie des hommes, ils seront bientôt là, sois tranquille, tout ira bien. Viens, on va fermer ensemble les volets qui donnent sur la cour ».

Tout en parlant, Bernard achevait de charger son arme, avant de l'accrocher, calmement et sans en ôter la sécurité, au porte-manteau derrière la porte. Puis il prit fermement la main de sa femme et l'entraîna sans aucune précipitation vers le salon. « Ferme celui-ci mais pas complètement. Juste le crochet entre les deux volets. Que je puisse toujours voir ce qu'il se

passé dehors. Moi, je ferme l'autre ». Des gestes simples, mille fois répétés les jours de grosse chaleur, et c'était juste ce qu'il fallait pour maintenir à distance l'angoisse qui rôdait maintenant tout près de Colette. Elle savait bien, comme tout le monde, comme Corinne, sa meilleure amie, le lui avait encore rappelé la semaine dernière, que ça allait arriver forcément, que c'était inéluctable... mais son mari était là, il la protégeait, il protégeait toute la famille, on fermait simplement les volets... voilà, c'était fait : à présent, tout était en ordre.

Vers quatorze heures, Abdrahmane passa prendre sa gamelle. « Tu pourras t'occuper de l'étable », lui demanda Bernard, « si Kader n'est pas rentré avant la nuit ? Ça m'embête de déranger Mohamdi, pour ça. Ce n'est pas grand-chose, c'est vrai, un mulet, une vache et un petit veau mais, bon, il est vieux et... »

- Aucun problème, patron. Ça me fait bien plaisir de lui rendre ce service. Tu as besoin d'autre chose ?

- Non, ne t'éloigne pas, c'est tout. Il n'y a pas grand monde à demeure, je pourrais avoir besoin de toi, on ne sait jamais...

- D'accord, patron. Je vais rester dans les communs. » Manifestement, il n'était au courant de rien.

La journée finit de s'écouler, fort joyeuse pour Lucette qui s'épatait d'avoir ses trois chéris toute une après-midi à jouer à la belote. Papa s'était fait un peu attendre, il est vrai. « Il fait quoi ? », s'était-elle enquis auprès de sa mère. « Il range des trucs à la cave », lui répondit-elle, « il ne va pas tarder... Allez, lis-moi, en attendant, ce beau chapitre de « L'île rose* » dont tu m'as parlé ce matin, j'ai hâte de connaître la suite ». Le petit roman de Charles Vidrac*, c'était une vraie féerie pour Lucette qui y avait enfin découvert d'extraordinaires compagnons de jeux que lui refusait la tenace stérilité de sa mère et l'éloignement de l'école. Toute absorbée à sa lecture, elle ne vit pas entrer son père qui fit juste un petit

signe à son épouse et à sa mère, pour leur indiquer que tout était fin prêt pour un éventuel siège.

« Oh, Papa, tu ne fais attention à rien ! On a encore perdu cette partie !

- Excuse-moi, ma fille... C'est vrai, j'ai la tête un peu ailleurs. Écoute, voilà ce que je te propose. Maman va faire à boire ; moi, un petit tour au frais, histoire de fermer le poulailler et l'étable ; et toi, tu t'occupes de Mamie. Essaie de l'asticoter un chouïa, pour savoir comment elle s'y prend pour me rafler à chaque fois mon neuf d'atout... Tu vas voir, ça va nous rafraîchir les idées et, après, on les dégomme, les mamans ! »

Un léger bruit dehors avait immédiatement alerté les sens aux aguets de Bernard. Aucune de ses femmes ne semblait l'avoir perçu. Sans doute il n'en était rien mais, bon, il valait mieux vérifier. Laissant Colette s'affairer à la cuisine, il s'empara discrètement de son fusil et sortit par la porte de la buanderie qu'il referma soigneusement derrière lui, à double tour. L'air était tiède, comme souvent à cette époque de l'année lorsqu'aucun vent ne souffle de la mer. Contournant à pas de loup l'imposant édifice, il dépassait la porte de l'étable entrouverte, quand il pensa soudain à retirer la sécurité de son arme. À quoi tient le Destin : eût-il attendu cinq secondes de plus, c'en était fini de lui et probablement de toute sa famille, en suivant.

La lame du couteau lui trancha le dos de la main gauche qu'il avait eu le réflexe de porter à sa gorge, lorsqu'il s'était senti pris par l'arrière. Un autre assaillant se ruait au-devant de lui, il tira au jugé. Le vacarme de la détonation explosa dans la nuit étoilé. Fermant instinctivement les yeux, « c'est foutu », pensa-t-il, s'attendant au second coup de lame qui allait cette fois lui taillader le dos, sinon le ventre. Mais rien, juste un râle terrible derrière lui, tandis que l'étreinte mollissait d'un coup.